

Derrière la barrière d'interdits qui entrave tout un peuple, comment vit-on à Kaboul, sous le joug des taliban ? Les envoyés spéciaux de L'Express racontent, par le texte et par l'image. Enquête dans le pays où le bonheur est hors la loi

● Marc Epstein/Reportage photo : Stephan Gladieu pour L'Express

Un groupe de taliban en prière devant le palais Darul Aman. L'ancien palais royal a été détruit pendant la guerre civile de 1992 à 1996.

PLUS LOIN AVEC L'EXPRESS EN LIGNE www.lexpress.fr

Afghanistan

Voyage au cœur de la barbarie

Un groupe de veuves dans un foyer d'accueil pour déshérités.
Les femmes sont interdites d'emploi, sauf dans le secteur de la santé. La situation des veuves, surtout, est tragique.

Une boutique dans le quartier de Shahre Naw, au centre-ville de Kaboul.
Sous leur tchadri, le voile désormais obligatoire, les élégantes portent souvent jolies robes, bijoux, chaussures vernies. Comme un défi...



Ecole clandestine de filles.
Depuis la fermeture des lycées et collèges de filles, la capitale afghane compte plusieurs centaines de cours privés. Malgré quelques fermetures autoritaires, le régime tolère plus ou moins ces établissements qui, sous couvert d'éducation coranique, permettent d'assurer un enseignement rudimentaire des mathématiques et du persan. Le Comité suédois pour l'Afghanistan anime plusieurs centaines d'écoles semblables dans les campagnes.



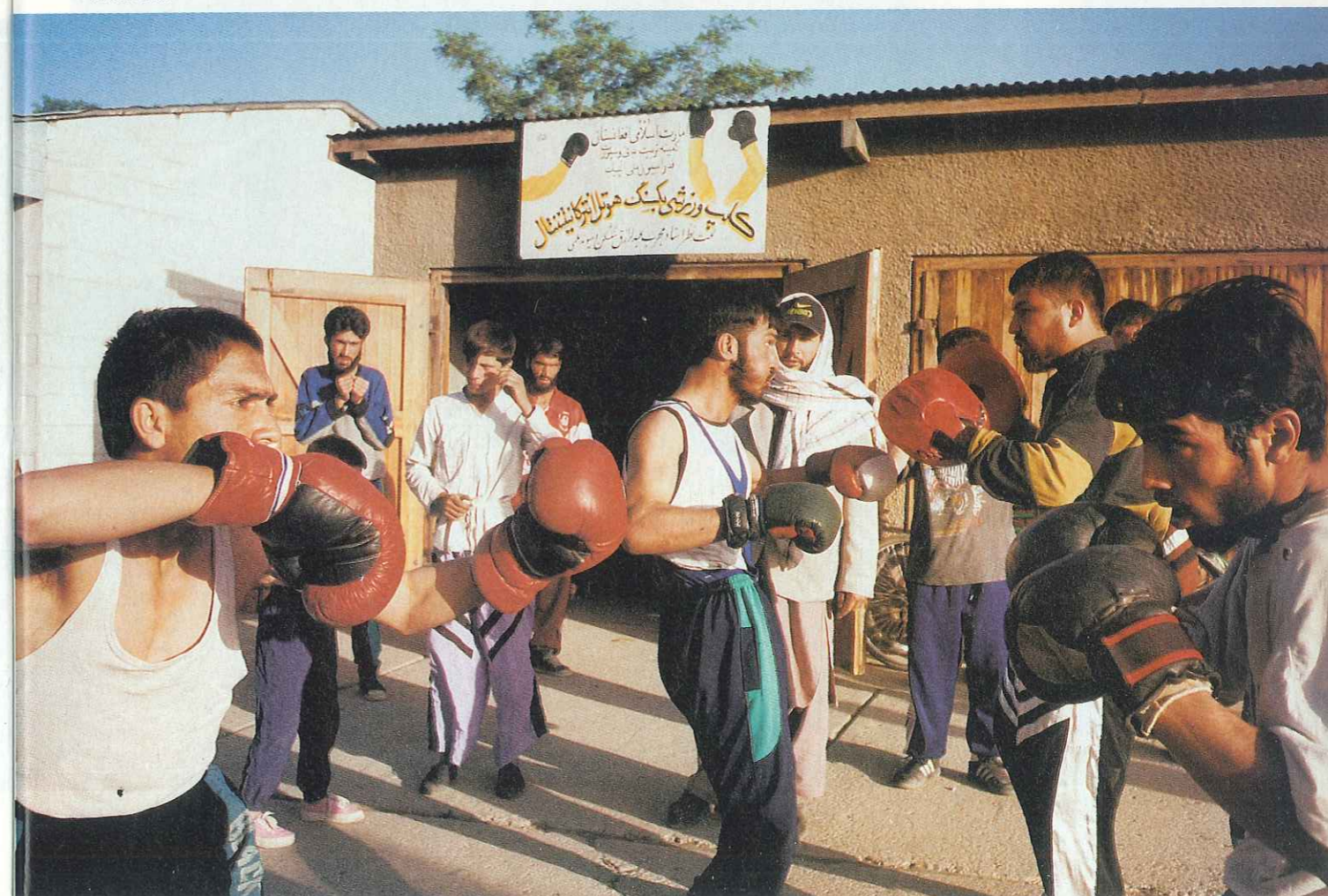
Prière matinale dans la cour de l'ancien lycée français Isteqlal, devenu la plus grande école coranique de Kaboul. Dans l'enseignement secondaire, la moitié de l'emploi du temps est consacré aux études religieuses.

Un club de boxe clandestin. Les sports interdits sont de plus en plus nombreux. Les taliban considèrent qu'il est contraire aux lois coraniques de frapper la tête, partie noble du corps, qui permet à l'homme d'entrer en contact avec Dieu.



Dans le quartier de Rika Khana, au cœur de Kaboul. Pour les jeunes aussi, les divertissements sont rares.

La piscine de l'hôtel Intercontinental, unique bassin ouvert dans la capitale afghane, mais, bien sûr, fermé aux femmes. Il a fallu des mois de négociations au mollah directeur de l'établissement pour obtenir l'accord des autorités. La longueur des maillots, en particulier, a fait l'objet d'infinies transactions.



Afghanistan Voyage au cœur de la barbarie



La rue aux Poulets (Chicken Street). L'ancien quartier des antiquaires est le seul endroit de Kaboul où de rares clients peuvent acheter produits importés et articles de luxe.

Rue de la Boucherie, dans le quartier de Shahre Naw. La viande est hors de prix pour l'écrasante majorité des Afghans : « J'ai oublié son goût », confie une femme.



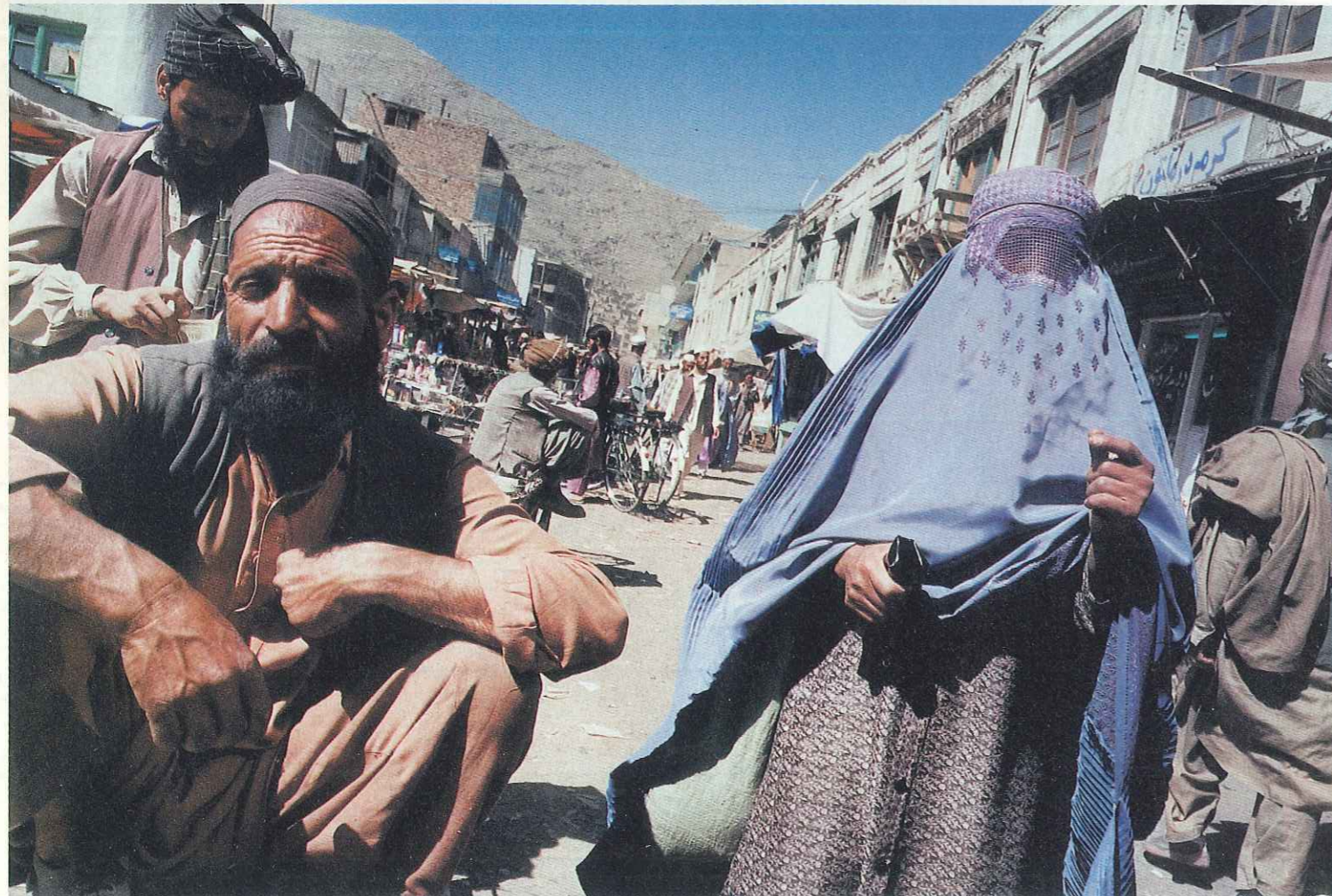
Au marché des changes. L'Etat afghan tire une part de ses revenus d'une taxe sur les importations. Chaque jour, les émissaires du gouvernement viennent ici changer les devises étrangères.

Afghanistan Voyage au cœur de la barbarie

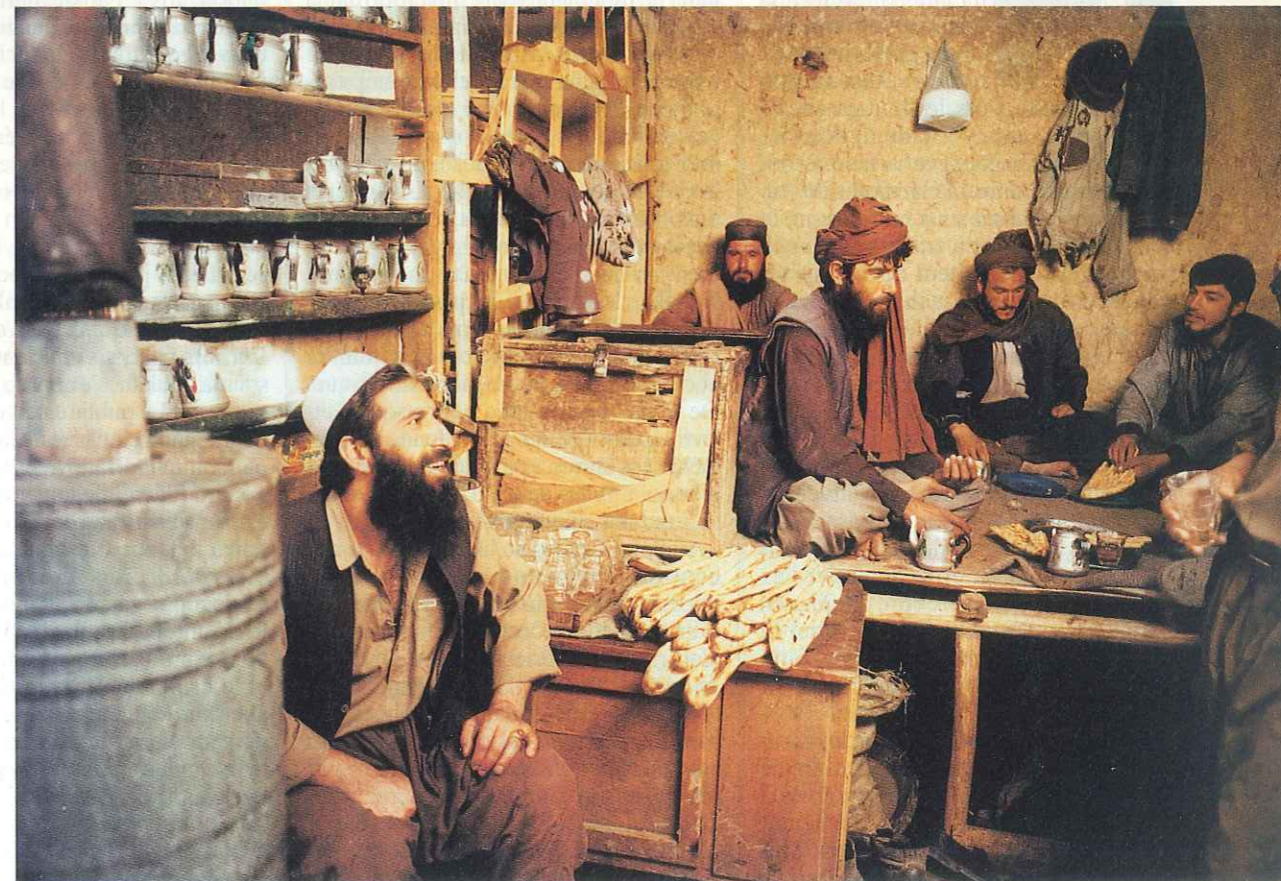


Un mariage dans le quartier chiite de Karte Sakhi, à l'ouest de Kaboul. Le mollah sort de sa mosquée pour donner sa bénédiction aux mariés. « Sans musique, soupire un jeune homme, nos mariages ressemblent à des enterrements. »

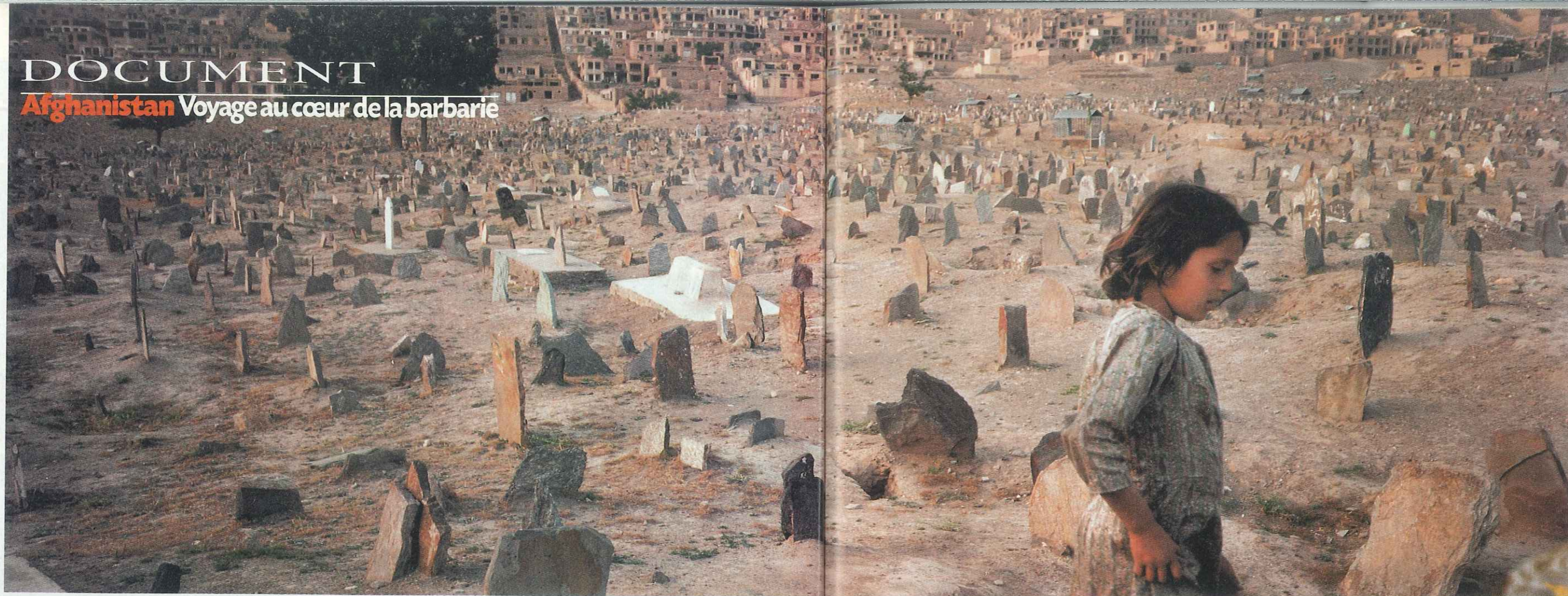
Dans le grand bazar, au centre de la capitale. En principe, la loi interdit aux femmes de s'adresser directement aux hommes.



Des taliban marchant le long de l'avenue Jade-ye Maiwand, les anciens « Champs-Élysées » de Kaboul. Environ 40 % de la cité a été détruite pendant la guerre civile.



Une maison de thé dans le marché aux légumes de Parwan Mena. La tchaikhana est un lieu traditionnel de rencontres.



Dans le cimetière chiite de Karte Sakhi. Autrefois, les cimetières étaient des lieux de promenade et de rencontre, en particulier pour les femmes. Leur accès est désormais limité et le culte traditionnel de certaines pierres tombales, interdit. Seuls quelques enfants ont gardé l'habitude de venir y jouer.

Ne rien montrer, ne rien voir, ne rien entendre... Dans l'Afghanistan des taliban, les journalistes opèrent à la manière des voleurs. Le régime interdit toute représentation d'êtres vivants. Alors, le photographe de L'Express Stephan Gladiou, dont les images accompagnent cet article, a souvent travaillé dans la clandestinité, cachant son appareil sous un blouson, et sans toujours viser à travers l'objectif. Ses images représentent des anonymes qui, à ce titre, ne risquent rien. Photos « volées », comme on dit. Mais une part de ce texte l'est tout autant.

Un reportage journalistique suppose la quête d'informations. Or cette recherche, là-bas, amène à violer la loi. Une circulaire du ministère de l'Information, remise aux correspondants étrangers, énumère les règles de base. Il est interdit de rendre visite à des Afghans à leur domicile. Interdit de parler aux femmes. Interdit de prendre des photos d'êtres humains ou d'animaux. Interdit de se promener seul – il est obligatoire d'être accompagné par un interprète officiel du ministère de l'Information. Obligatoire d'emprunter les véhicules fournis par le gouvernement. Obligatoire de rester dans l'unique hôtel ouvert aux étrangers. Comme dans un cauchemar inspiré de Kafka, enfin, les journalistes se voient rappeler cet impératif absolu :

il est obligatoire de « dire la vérité ».

La vérité, alors, la voici : la lumière, à Kaboul, a une qualité cristalline. Est-ce les 2 000 mètres d'altitude ? Ou la sentinelle de montagnes ocre qui enserrent la capitale afghane ? Ou, simplement, une fausse impression du visiteur, soulagé de trouver en paix une ville longtemps synonyme de guerre ? L'air semble plus léger qu'ailleurs. Surtout quand l'après-midi touche à sa fin et que les nuages, puis le ciel, se peignent de rose. Les ombres s'allongent sur les trottoirs, trousés de tranchées creusées pendant la guerre, justement, et que personne ne songe à combler. Sous les sandales des passants crissent le sable et les éclats de verre. Dans un terrain vague, des enfants jouent autour de la carcasse d'un hélicoptère soviétique. De temps à autre, une bourrasque soulève la poussière, qui tourbillonne sur elle-même et s'immisce partout – sous les paupières, entre les dents, dans les cheveux, au fond des chaussures.

A quelques rues de là, relayée par des haut-parleurs, une voix d'homme s'adresse à la foule qui se presse devant le grand stade : « Vous n'êtes pas ici par plaisir... » A l'intérieur, autour du terrain de football, ils sont plusieurs milliers dans les gradins. Pour quelques centimes, des gamins proposent eau fraîche et biscuits aux spectateurs. « Vous n'êtes pas ici par plaisir, répète l'homme au micro. Vous devez retenir cette leçon : la vengeance d'Allah est terrible pour les pécheurs. » La radio l'a annoncé ce matin ; un homme

et une femme ont été condamnés pour avoir eu des relations sexuelles sans être mariés. Ils recevront chacun 100 coups de fouet. La rumeur a parlé d'une lapidation, aussi. Fausse alerte.

A bord d'un minibus flambant neuf, trois juges à barbe blanche arrivent les premiers. Debout à une extrémité du terrain, l'un d'entre eux lit la sentence. D'autres camionnettes pénètrent dans le stade. Une portière s'ouvre. Voici le jeune homme, Fazal Rahman, torse nu. Il a une vingtaine d'années, selon La Voix de la charia, la radio officielle. Les trois juges se relaient pour le frapper – sur le dos, le torse, les côtes, les jambes – avec une large et épaisse lanière de cuir, une *durra*. Encadré par deux miliciens taliban, il plie sous la douleur, s'effondre à trois reprises sur le sol. Le public est figé. Voici Nadia, maintenant, couverte de la tête aux pieds par son tchadri, le voile islamique obligatoire (décret de novembre 1996). Elle est assise sur l'herbe et les juges la battent à son tour. C'est une adolescente qui n'a pas 18 ans, selon la radio. Dans le stade, où règne un silence de plomb, la foule entend le cuir claquer sur sa peau. A proximité, le micro est resté branché, et le bruit sourd des coups est diffusé, avec un léger décalage, par les haut-parleurs. Ils se sont connus à Kaboul, mais leurs familles refusaient avec obstination leurs fiançailles. Après l'exécution des sentences, c'est chose faite. Les juges étant aussi officiers d'état civil, ils marient les deux malheureux en quelques

secondes, là, sur le terrain de football.

A la sortie du stade, un étudiant nous prend à part : « Les juges n'y connaissent rien, explique-t-il. Ils frappent de toutes leurs forces, alors que le Coran interdit expressément de tendre le bras en donnant les coups. L'important n'est pas de taper comme une brute, mais de punir en public. » Si les hommes de loi n'ont pas respecté les consignes du livre saint, seront-ils eux-mêmes châtiés ? La question est accueillie avec un sourire.

Depuis quatre ans qu'ils sont parvenus au pouvoir, les taliban imposent aux Afghans leur vision ultrastricte de la charia (loi coranique). Dans les rues de Kaboul, la capitale réputée frondeuse, les hommes enturbannés de la police religieuse, à bord de leurs camionnettes, veillent au respect des consignes. Cinq fois par jour, leurs appels résonnent dans le centre-ville : « Frères, l'heure de la prière approche ! Commerçants, fermez vos magasins ! Passants, allez à la mosquée la plus proche ! » Rendre grâce à Allah sur la voie publique n'est pas autorisé (décret de décembre 1996).

« Au début, soupire une mère de famille, nous avons accueilli les taliban à bras ouverts. Après tant d'années de guerre, ils promettaient enfin la paix et la sécurité. Et puis, très vite, les premières lois sont tombées : le travail était interdit aux femmes, sauf dans le secteur de

la santé. Pour celles qui avaient suivi des études, surtout, le coup a été dur. J'ai dû quitter mon job de secrétaire et m'habituier au tchadri. »

Fabriqué autrefois en coton, ce voile était porté par les plus conservatrices des femmes pachtounes, l'ethnie dont sont issus les taliban. Il est produit désormais en polyester, et son port, déjà pénible en hiver, devient insupportable pendant les mois d'été. Le champ de vision est réduit au strict minimum, derrière la lucarne grillagée. Celles qui ont le plus d'humour se vengent en donnant à leur voile un surnom grotesque : le chou-fleur (*goulpi*, en langue dari). Car ce légume est vert à l'extérieur – la couleur de l'islam – et blanc à l'intérieur. « Et en plus, sourit une infirmière, j'ai horreur du goût ! »

Pour le reste, les blagues sur les taliban sont plutôt rares. Car personne, à Kaboul, n'a le cœur à rire. Les femmes n'ont pas le droit de porter des « chaussures bruyantes » ou « aux couleurs claires ». Le vernis à ongles est proscrit. « Mes gamines ont 16 et 18 ans, confie une ancienne pharmacienne. Mais toutes les écoles de filles sont fermées et il n'y a pas de cours privés dans mon quartier. Alors, nous restons toutes les trois à la maison et nous regardons les murs. Il n'y a plus de télévision. Nous avons vendu le poste de radio. Et, si je dois sortir, je n'aime pas laisser mes enfants seuls : j'ai expliqué mille fois à mes filles qu'elles devaient s'éloigner des fenêtres, car per-

sonne ne doit les voir dévoilées. Cela peut être très dangereux. J'ai même collé du carton sur les vitres... » Ses yeux brillent : « Je ne sais pas dans quel monde mes enfants vont grandir. Au début, avec mes amies, on se retrouvait pour pleurer. Cela nous faisait du bien. Maintenant, nous parlons d'autre chose. On n'a plus la force de verser des larmes. A quoi bon ? »

Pour les hommes aussi, la loi régit tous les détails de la vie quotidienne. La barbe est obligatoire et sa longueur, sous peine d'emprisonnement, doit dépasser la largeur d'une main (décret de décembre 1996). « Mon frère a passé sept jours dans une cellule, soupire un marchand. Sa barbe n'était pas réglementaire ! » Les cheveux longs sont proscrits car, selon les textes officiels, ils rappellent « la mode britannique et américaine ». La pilosité tournant à l'obsession, le rasage des poils est de rigueur sous les aisselles et au pubis. La musique et la danse sont interdites : « A la nuit tombée, confie un médecin afghan, j'éteins la lumière, je calfeutre les fenêtres, je me couche dans mon lit et, sous l'oreiller, j'écoute des cassettes de Mozart. » La télévision est prohibée, en principe, mais les plus fortunés se débrouillent pour organiser des séances clandestines autour d'un film vidéo. La pratique du cerf-volant est proscrite. Jouer aux échecs est contraire à l'islam. Et la liste des tabous ne cesse de s'allonger : depuis quelques mois, la boxe a rejoint le catalogue des sports illégaux (décret de février 2001). Du jour au ●●●

Afghanistan Voyage au cœur de la barbarie

●●● lendemain, les clubs spécialisés sont passés dans la clandestinité !

Les lois sont appliquées à la lettre, y compris pour les jouets. Ainsi, les petits soldats sont défendus aux garçons et les fillettes n'ont plus le droit de jouer à la poupée, car l'interdiction de représenter des êtres humains s'étend aux personnages fictifs. Des chauffeurs de taxi ont été punis, aussi, pour les autocollants de Mickey Mouse restés sur la carrosserie de leur voiture : la souris de Disney n'est pas un être vivant, certes, mais son image est prohibée.

Aucun régime islamique n'a poussé aussi loin l'interprétation de la charia, quitte à inventer au passage de nouvelles punitions. Voyez les homosexuels. Les mollahs ont ergoté pendant des mois sur le mode de châtement à employer... Faut-il les jeter du haut d'une falaise ? Les pousser du haut d'un immeuble ? Ou faudrait-il allonger les malheureux au fond d'un trou et abattre un mur sur eux ? La troisième solution est finalement retenue, mais, en raison du nombre important de survivants, les religieux recommandent le passage d'un bulldozer pour achever les suppliciés. Cette créativité sadique laisse rêveur dans une région où les relations entre hommes font l'objet de nombreuses plaisanteries et de chansons traditionnelles. Dès le XVII^e siècle, alors qu'il rédige ses mémoires à Kaboul, le roi Bâbur (1), fondateur du grand empire moghol, décrit sa « folie amoureuse » pour le fils d'un marchand du bazar...

« Chacun a le sentiment de vivre dans une prison individuelle », résume un médecin. Dans les hôpitaux de la capitale, les services des urgences constatent l'augmentation permanente du nombre des tentatives de suicide, bien que les familles déclarent officiellement de simples « accidents ». Et les femmes battues sont

Au centre orthopédique du Comité international de la Croix-Rouge.

A droite, dans la clinique d'une association humanitaire française. Les femmes ne peuvent être examinées par des médecins hommes. Et beaucoup de soignants ont fui à l'étranger...



légion. Car les nouvelles lois ont un impact direct sur les relations au sein des couples. Dans beaucoup de ménages, l'abandon forcé de son emploi par la femme revient à diviser par deux les revenus : « Je sais très bien que ce n'est pas ma faute, explique une ancienne directrice d'école. Mais je culpabilise tout de même de rester ainsi chez moi toute la journée à attendre le retour de mon mari. J'ai le sentiment d'être un poids mort, une bonne à rien. » Même ses enfants, elle a appris à s'en méfier : « L'autre soir, nous sommes allés chez un ami pour regarder une vidéo en cachette. Depuis, je panique à l'idée que mon fils pourrait raconter le film à ses copains de classe. »

Dans les cliniques ouvertes par les associations humanitaires telles que Médecins sans frontières ou Action contre la faim, les soignants constatent chaque jour les ravages causés par le système taliban : « La plupart de mes patientes se plaignent de mal au dos ou de migraines, explique une thérapeute afghane. Mais, dans 80 % des cas, leurs souffrances sont d'origine psychologique. Et, sur ce registre, je suis impuissante. » Pourquoi ne pas recourir aux antidépresseurs ? « A supposer que j'en dispose, au nom de quoi devrais-je les prescrire ? Prenez mon cas. J'ai une cinquantaine d'années. Je suis médecin. Chaque matin, je suis assise derrière un bureau et je porte une blouse blanche. Je semble avoir un statut social. En vérité, c'est à mon frère que je dois de travailler ici tous les jours. Demain, s'il refuse que je vienne à la clinique, je n'aurai aucun recours. Alors, comme beaucoup de mes amies, je resterai chez moi toute la journée. Le quotidien d'une femme en Afghanistan, aujourd'hui, c'est ça. Et les antidépresseurs ne changeront rien à cette vérité fondamentale. »

Mais où va donc la nation afghane ? Depuis l'invasion soviétique, en 1979, le

pays a toujours été en guerre. D'abord contre les troupes de Moscou, au fil d'une guérilla longue de dix ans. Puis, après le départ de l'Armée rouge et la mise à l'écart du gouvernement prosoviétique, les Afghans sont entrés en guerre contre eux-mêmes : à partir de 1992, une guerre civile sans pitié met aux prises les anciens groupes de moudjahidin. Malgré la victoire inattendue des taliban, au milieu des années 90, le conflit n'a jamais cessé. Si un semblant de calme règne dans la capitale, les hostilités se poursuivent entre le régime et les « forces d'opposition », une expression qui décrit, pour l'essentiel, les hommes du commandant Massoud, accrochés aux montagnes du Panchir, dans le nord-est du pays. Ajoutée à une sécheresse sans précédent, la persistance des combats signifie que l'Afghanistan restera, pour de nombreuses années à venir, l'un des pays les plus pauvres de la planète. Le désastre est tel que l'on ignore son étendue : aucune statistique économique fiable n'a été publiée depuis 1991.

Ce gâchis laisse pantois, dans un pays longtemps réputé pour la tolérance généreuse de ses habitants et qui fut, historiquement, un point de rencontre unique entre plusieurs grands courants de la sagesse mystique : le bouddhisme, l'islam, le zoroastrisme, le chamanisme. L'Afghanistan est comme un vieux livre auquel les taliban arrachent les plus belles pages.

« Il y a une trentaine d'années, soupire Merman Parveen, ancienne vedette de la chanson désormais en exil, Kaboul était une ville légère et insouciant. Les riches Pakistanais venaient parfois y passer un week-end entre amis, loin des chaleurs étouffantes de la plaine. » C'était l'âge d'or. La capitale comptait alors une dizaine de cinémas et, au 25 Hour



Club, des groupes musicaux se produisaient sur scène, entre le bar et le dancing (2). Non loin de là, à en croire le Guide bleu de l'époque (3), le patron du Marco Polo servait « des vins locaux très quelconques ».

L'Afghanistan a longtemps fermé ses frontières aux étrangers. Mais les rares Occidentaux qui se sont rendus sur place en temps de paix décrivent moins un pays qu'un conte de fées : « J'ai roulé ou cheminé dans les gorges profondes, sauvages et sublimes », écrit Joseph Kessel en 1970 (4). « J'ai entendu les tambourins, les flûtes, les guitares étranges et les voix des tribus chanter la liberté, l'espace, la guerre et l'amour. » Plus prosaïque, la jeune Anne Yélen (5) s'extasie devant le plat du jour d'un restaurant de la capitale : « Haschisch » (suivi, il est vrai, de cette précision ambiguë : « parmentier »).

Ces premiers touristes suivaient des générations d'archéologues et d'historiens, eux-mêmes enthousiasmés. Aux confins de l'Orient et de l'Occident, aucun autre endroit au monde n'a réuni autant de figures venues de Grèce, de Perse, d'Inde et d'Asie centrale : Alexandre le Grand, les barbares, les émirs arabes et Gengis Khan, aussi, menant ses hordes. Puis, descendus de Samarkand, voici les bâtisseurs d'empire issus de Tamerlan, devenus ensuite les Grands Moghols des Indes. Au XIX^e siècle même, dans les déserts et les cols de montagne les plus reculés du territoire, les jeunes espions des deux nations les plus puissantes du moment, l'Angleterre victorienne et la Russie tsariste, se livrent au Grand Jeu, une lutte d'influence sans pitié.

Partout, les ruines et le sous-sol témoignent des règnes, des invasions, des carnages, des résurrections. Aujourd'hui encore, les Afghans comptent en leur sein toutes les races que les conquérants ont rassemblées. Car le pays a toujours été entre les mains des puissances étran-

gères. Quitte à jouer des luttes d'influence.

Ainsi, à partir des années 50, quand la guerre froide oppose Soviétiques et Américains, les premiers fournissent des matières premières à bas prix tandis que les seconds financent des projets de développement. Alors que les Russes construisent des usines et des ponts dans le Nord, les Américains bâtissent des aéroports et des barrages dans le Sud. Et les Afghans jouent les uns contre les autres : dans la capitale, un immense silo à grains construit par les communistes en signe d'amitié entre les peuples est prestement rempli de blé du Kansas.

Après l'invasion soviétique, en 1979, alors que 5 millions d'Afghans fuient au-delà des frontières et créent une myriade de groupes de résistance, Américains et Pakistanais les inondent d'armes. Avec le cynisme de ceux qui n'ont rien à craindre, des officiels de la CIA s'engagent à « lutter contre les Soviétiques jusqu'au dernier Afghan ». Dix ans plus tard, alors que l'Armée rouge se retire et que l'Union soviétique est sur le point d'imploser, Washington se désintéresse de la région. Après les avoir armés jusqu'aux dents, les Américains laissent les Afghans à leur sort.

Et c'est alors que le vrai désastre commence. Car les groupes de moudjahidin basés au Pakistan pendant la guerre anti-soviétique sont divisés selon des lignes ethniques, régionales, claniques ou religieuses. De 1992 à 1996, quatre années de guerre civile opposent ces factions. La capitale est dévastée. Quartier par quartier, les hommes d'Ahmed Shah Massoud et de Gulbuddin Hekmatyar s'affrontent pour s'assurer le contrôle de la capitale. Le résultat est toujours visible. Par endroits, Kaboul n'est plus une ville. C'est un vaste cimetière où errent des fantômes.

En fin d'après-midi, quand le soleil se

rapproche de l'horizon, l'avenue Jadeye Maiwand prend l'allure d'un théâtre d'ombres. Traversant la ville d'est en ouest, elle était autrefois l'un des grands lieux de promenade à Kaboul. A présent, les portes des anciens immeubles donnent sur le ciel. Il y avait ici un cinéma. Un restaurant, là-bas. Ce mur criblé de balles et d'éclats d'obus séparait autrefois un marchand de jouets d'une boutique de vêtements de sport. Même les pylônes des fils de téléphone et d'électricité ont plié sous le coup des tirs : « Les fils de cuivre ont été revendus au Pakistan », soupire un marchand de thé. A perte de vue, dans les ruelles perpendiculaires à l'avenue centrale, des quartiers entiers sont rayés de la carte. Il ne reste rien, ici, sauf des gamins qui jouent au foot entre les murs en torchis restés debout, dans un labyrinthe immense et désolatoire. La nuit, à la lumière des étoiles, le promeneur croit distinguer, dans ces parois craquelées, les traits des visages de ceux qui habitaient ici.

Plus que les envahisseurs soviétiques, en somme, ce sont les Afghans eux-mêmes qui ont détruit Kaboul. Au-delà de la capitale, pendant la guerre civile, le pays tout entier devient le terrain de chasse de petits seigneurs de la guerre. Des enfants sont violés et échangés entre groupes rivaux. A la campagne, chaque faction érige un barrage routier et exige le paiement d'une dîme. Encouragé par les services de renseignement militaire pakistanais, qui lui fournissent une aide logistique précieuse, le mouvement des taliban est né en réaction contre cette anarchie.

Depuis la partition du sous-continent, en 1947, les stratèges pakistanais se sentent menacés, à l'est de leurs frontières, par leur ennemi traditionnel indien. A tort ou à raison, ils craignent aussi le développement d'un mouvement séparatiste, à l'ouest de leur territoire, voire des hostilités ouvertes avec Kaboul, qui obligerait l'armée d'Islamabad, le cas échéant, à se battre sur deux fronts en même temps. Le chaos afghan, au milieu des années 90, offre aux généraux l'occasion de réaliser un vieux rêve : créer un nouvel Etat, le long de leur frontière orientale, qui soit à la fois stable et faible. Un protectorat.

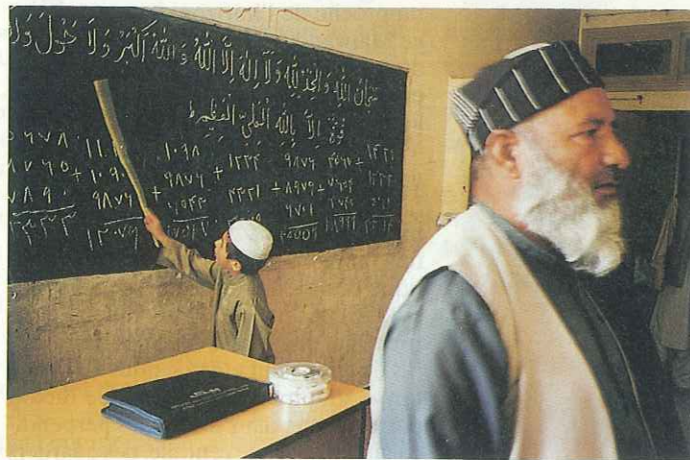
L'objectif d'Islamabad est atteint, constate, entre deux gorgées de thé vert, un ancien membre des services de renseignement de Kaboul : « Chez nous, explique-t-il à regret, les Pakistanais sont les vrais maîtres du jeu. Ils ont tout fait pour que l'Afghanistan devienne un pays de tarés et ils y sont parvenus. Voilà des années que les élites ont pris la fuite. ●●●



Un carrefour historique

L'Afghanistan est aux confins de l'Occident et de l'Orient, bordé par l'Iran, à l'ouest, les ex-républiques soviétiques d'Asie centrale, au nord, et le Pakistan, à l'est. Souvent envahi, parfois occupé, le pays n'a jamais été colonisé à proprement parler.

Afghanistan Voyage au cœur de la barbarie



Cours de mathématiques à l'ex-lycée français Isteqal. La lecture d'un verset du Coran inaugure la leçon.

En l'absence d'hôpital psychiatrique, ces patients réputés aliénés dorment dans l'annexe d'un foyer pour déshérités.



Les plus fortunés sont aux Etats-Unis ou en Europe et ils ne sont pas près de revenir. Ici, tous ceux qui ont un livre dans leur vie ne rêvent que d'une chose : fuir au plus vite. Les tarifs pour un acheminement clandestin vers l'Asie centrale, l'Europe ou l'Amérique alimentent les conversations quotidiennes.

Qui sont les taliban ? Voici un jeune enrôlé, justement, qui se promène à deux pas de l'ancien palais royal : « C'est vrai, vous êtes français ? Zidane est le meilleur footballeur du monde ! Non, je ne l'ai jamais vu jouer. Il n'y a pas de télé, ici : je ne sais même pas à quoi il ressemble. » Les moines guerriers sont des gamins, pour la plupart. Anciens réfugiés afghans, souvent orphelins ou séparés très tôt de leurs familles, ils ont été élevés dans des madrasa pakistanaïses, ces écoles coraniques « fondamentalistes traditionnalistes », souvent financées par les Saoudiens : « Ce sont des déracinés qui ont grandi à la campagne, résume un diplomate européen. Quand ils prennent Kaboul, en 1996, la plupart d'entre eux n'ont jamais vu une ville de leur vie ! » Tout, chez eux, contribue au puritanisme et au rejet phobique des femmes : leur origine rurale et pachoune, le conservatisme de leur enseignement et leur formation de moines soldats, élevés dans un milieu exclusivement masculin.

Encadrés par des leaders religieux, dont le mollah Mohamed Omar, leur chef actuel, ils partent à la conquête du pays à partir de 1994. Le succès est immédiat : aux yeux d'une population lassée de la guerre civile et de l'anarchie, l'application stricte de la charia semble garantir le rétablissement de la loi et de l'ordre. Le mouvement rencontre le même succès foudroyant, en Afghanistan, que l'islam à ses débuts dans l'Arabie et l'Afrique du Nord du VI^e siècle, quand le régime byzantin était en pleine décadence.

Allongé sur l'herbe dans les jardins de l'université de Kaboul, un étudiant pousse

un gros soupir. « Il y a un sujet sur lequel les taliban disent la vérité : en imposant partout la charia, ils ont apporté la paix et la sécurité. L'ennui, c'est que cela n'a pas duré. Plus personne ne prend au sérieux leur réputation de probité. » Les commerçants se plaignent de cambriolages nocturnes, de plus en plus fréquents, alors que seuls les taliban ont le droit de circuler à la nuit tombée. « Surtout, reprend l'étudiant, il n'y a pas le moindre développement économique. Alors les gens sont mécontents, surtout dans les grandes villes. A quoi bon la paix et la sécurité si on se couche, tous les soirs, avec la faim au creux du ventre ? »

Il n'y a pas d'économie afghane à proprement parler. Cinq ans après la prise de Kaboul par les taliban, le plus gros employeur demeure, de loin, le programme de déminage des Nations unies. Le plus inquiétant, pourtant, ce ne sont pas les dizaines de chômeurs qui hantent les trottoirs du centre-ville dans l'espoir de trouver un travail pour quelques heures. Ce ne sont même pas ces statistiques selon lesquelles de 7 à 8 % des Kaboulis souffriraient de malnutrition. Non, le plus angoissant pour l'avenir, c'est la mise à mort programmée de l'éducation.

Dans le hall d'entrée de l'ancien lycée français Isteqal, une plaque rappelle que les bâtiments ont été inaugurés en 1974 par Valéry Giscard d'Estaing, alors fraîchement élu président de la République. Avec ses salles de classe spacieuses et son cinéma désormais abandonné, l'établissement a longtemps été l'un des plus réputés dans le pays. Mais les sujets d'étude ont changé, reconnaît le proviseur, un jeune mollah nommé tout récemment à ce poste : dans le secondaire, la moitié de l'emploi du temps est consacré à l'étude des textes sacrés et à l'arabe. Le sport et les activités artistiques ont disparu du programme. « Toutes les femmes enseignantes ont été licenciées

et les meilleurs profs sont partis », résume un élève. Même le cours de maths, après inspection obligatoire des ongles, démarre avec le commentaire d'une phrase du Coran.

A l'université aussi, les étudiants ne se font aucune illusion quant à la qualité de leur formation : « Je suis en cinquième année de médecine, confie l'un d'eux. Mais je n'ai jamais vu de microscope. Et je n'ai toujours pas examiné un corps humain. L'enseignement est purement théorique et fondé sur des livres importés d'Iran où, pour des raisons religieuses, les illustrations sont rares. Si j'exerce la médecine en sortant d'ici, je serai un danger public ! Autrefois, pourtant, l'université était bien équipée. Mais la guerre est passée par là et le gouvernement a d'autres priorités. Il n'y a que Dieu qui les intéresse. »

Les taliban, au fond, ont déclaré la guerre aux choses de l'esprit. Un peu comme si, dans l'Europe du XV^e siècle, des partisans du Moyen Age avaient pris les armes contre la Renaissance. Non que les nouveaux maîtres de Kaboul soient hostiles à la modernité : des ordinateurs ont même fait leur apparition dans un ou deux ministères. Mais ils n'aiment pas la ville ; ils s'opposent à la Cité, au sens antique du mot, et à ce qu'elle signifie comme lieu de rencontres et carrefour d'échanges. Eux prônent la séparation, au contraire, à l'image des villages pachounes, où chaque famille vit recluse, à l'abri de murs d'enceinte hauts de plusieurs mètres. Par rapport aux autres mouvements islamistes, la spécificité des taliban est là, sans doute : dans cette ignorance revendiquée de comprendre comment le reste du monde fonctionne. « J'ai voulu expliquer à un ministre le rôle politique que les femmes ont joué en Europe, se souvient un diplomate. Je m'en suis tenu aux généralités les plus vagues, sur la reine Victoria ou encore Jeanne d'Arc. Cela n'a servi à rien. A regarder la tête de mon

interlocuteur, j'aurais pu aussi bien lui décrire la planète Mars. »

Ce n'est pas la première fois, au XX^e siècle, que des Afghans rejettent en bloc les influences occidentales. Dans les années 20, déjà, le roi Amanullah tente de mener la modernisation forcée de son pays. De retour d'une tournée en Europe, Sa Majesté ordonne la reconstruction du centre-ville de Kaboul et l'ouverture des écoles aux deux sexes ; le voile islamique est déclaré illégal et les habitants de la capitale sont contraints de porter des vêtements occidentaux. Mais la brutalité de ses réformes provoque des manifestations. Et l'apparition de la reine Soraya sans voile, lors de cérémonies officielles, déclenche une folle rumeur : le roi aurait renoncé à l'islam (et importé des machines européennes qui fabriqueraient du savon à partir de cadavres humains). En 1928, Amanullah est contraint de fuir le pays. Un demi-siècle plus tard, les communistes feront les mêmes erreurs. En Afghanistan, il n'est jamais bon de chercher à aller plus vite que la société...

« Je fréquente les taliban depuis plusieurs années, mais je ne sais toujours pas où ils veulent en venir », assure un conseiller des Nations unies. A court terme, certes, les mollahs ont deux priorités : d'abord, contrôler l'ensemble du territoire ; ensuite, obtenir une reconnaissance internationale. Au-delà ? Rien. Depuis cinq ans qu'il est au pouvoir, le mouvement n'a pas commencé à créer les rouages d'un Etat digne de ce nom. Et il n'a pas de cadres capables de faire tourner la machine.

Même le budget de la nation est géré comme celui d'une épicerie de quartier. Si le gouvernement a bien créé trois banques, il n'a confiance en aucune d'elles.

Toutes les transactions s'opèrent donc en liquide. Chaque matin, les ministères envoient deux ou trois garçons au marché des changes de Kaboul, leurs camionnettes chargées de monnaie pakistanaïse, iranienne ou américaine : le produit de la taxe perçue sur les importations. Sur place, selon les habitués, les jeunes changent l'équivalent d'environ 700 000 francs. Puis ils repartent au volant de leur voiture, croulant sous le poids des montagnes d'afghanis, la monnaie locale. L'argent sert à assurer la paie des fonctionnaires et la solde des soldats. Et, le lendemain matin, le manège recommence : « Le gouvernement est notre meilleur client ! » sourit un changeur.

A ce degré d'incompétence, peut-on conserver longtemps le pouvoir ? Une révolte populaire semble exclue : la population est fatiguée et, surtout, il n'y a aucun précédent historique. A terme, sur la ligne à suivre, les leaders eux-mêmes sont partagés entre radicaux et hésitants : « En privé, explique un diplomate, beaucoup de ministres reconnaissent que les fillettes devraient aller à l'école. » Depuis que le ministre de la Santé aurait perdu sa femme l'an dernier faute de soins, il encouragerait discrètement des écoles pour infirmières dans le sud du pays. Mais la destruction des bouddhas de Bamiyan, l'obligation faite à la minorité hindoue de porter un signe distinctif et une série de mesures hostiles envers les organisations humanitaires témoignent d'un raidissement du pouvoir. La modération ne paie pas, disent les extrémistes : l'éradication de la culture du pavot, décidée l'an dernier sous la pression de la communauté internationale, n'a donné lieu à aucun assouplissement. Au contraire. En janvier dernier, les Nations unies ont renforcé leurs sanctions. Plus inquiétant, les habitants de Kaboul relèvent la présence croissante de groupes armés étrangers. Sur les trottoirs de la capitale, au désespoir des Libyens, d'Algériens et de Tchétchènes semblent en terrain conquis. Et leur poids politique augmente : le mollah Omar aurait même épousé une fille d'Oussama ben Laden, le leader terroriste saoudien. Si elle se confirme, cette montée en puissance serait fâcheuse. Car elle traduirait une perte d'autorité du Pakistan. Qui deviendrait, à son tour, la proie rêvée de groupes



Dans une école clandestine de filles.

En savoir plus

- **La Révolution afghane, des communistes aux taléban**, par Gilles Dorransoro. Karthala, 2000.
- **Le Trésor perdu des rois d'Afghanistan**, par Philippe Flandrin. Ed. du Rocher, 2001.
- **Afghanistan, du communisme au fondamentalisme**, par Sylvie Gelin. L'Harmattan, 2000.
- **Vies clandestines**, par Christophe de Ponfilly. Florent Massot, 2001.
- **L'Afghanistan : islam et modernité politique**, par Olivier Roy. Seuil, 1985.
- **Rapports annuels d'Amnesty International et de Human Rights Watch**
- **Centre de documentation** : Ceredaf, 16, passage de la Main-d'Or, 75011 Paris, 01-43-55-63-50.
- **Romans et récits**
- **L'Usage du monde**, par Nicolas Bouvier. Payot, 2001.
- **La Route d'Oxiane**, par Robert Byron. Payot, 1993.
- **Le Loup mongol**, par Homeric. Livre de poche, 2001.
- **Les Cavaliers**, par Joseph Kessel. Gallimard, 1982.
- **Kim**, par Rudyard Kipling. Gallimard, 1996.

En anglais

- **An Unexpected Light**, par Jason Elliot. Picador, Londres, 1999.
- **The Great Game**, par Peter Hopkirk. Oxford University Press, Oxford, 2001.
- **Taliban**, par Ahmed Rashid. IB Taurus, Londres, 2000.

Aider

Outre les agences des Nations unies et le Comité international de la Croix-Rouge, qui font un travail remarquable, plusieurs associations humanitaires françaises sont présentes en Afghanistan. Seules l'Afrane et Negar agissent dans le domaine de l'éducation, en particulier des filles : 1 000 francs permettent l'ouverture d'une classe pendant un an.

- **Acted**, 01-42-65-33-33.
- **Action contre la faim** (ACF), 01-43-35-88-88.
- **Afrane** (Amitié franco-afghane), 01-43-55-63-50.
- **Aide médicale internationale**, 01-46-36-04-04.
- **Médecins du monde**, 01-44-92-15-15.
- **Médecins sans frontières**, 01-40 21-29-29.
- **Negar**, 01-48-35-07-56.
- **Solidarités**, 01-43-15-13-13.

fondamentalistes extrémistes.

Ce jour-là, le monde serait bien inspiré de s'intéresser davantage aux taliban. Et à leurs amis, aussi. Car ils posséderont l'arme nucléaire. ● M. E.

- (1) *Le Livre de Babur*. Imprimerie nationale, 1985.
- (2) *An Historical Guide to Kabul*, par Nancy Hatch Dupree. Afghan Tourist Organization, 1972.
- (3) *Guide bleu. Iran, Afghanistan*. Hachette, 1974.
- (4) *Préface d'Afghanistan*, recueil de photos de Roland Michaud. Hachette, 1970.
- (5) *Tout sur l'Afghanistan*, par Anne Yélen. Fernand Nathan, 1977.